

Ma première visite à Jijel date de 1972. C'était à l'occasion d'un reportage sur la pêche. Coup de foudre. La ville, débonnaire et élégante, semblait entièrement livrée à la mer, comme si elle voulait se détourner d'un arrière-pays particulièrement accidenté et qui lui rappelait les plus mauvais souvenirs. La guerre et ses ravages. Ses morts et ses sacrifiés aussi, jetés dans le dénuement par la politique répressive et inhumaine des forces coloniales.

Mais comment oublier cette tragédie quand chaque lopin de terre, chaque pierre, chaque arbre vous rappellent que la terre jijelienne a été probablement celle où le sang algérien a le plus coulé durant les sept années de guerre ? Alors, dans cette Algérie sereine des années soixante-dix qui cherchait à oublier les ravages du conflit armé, le recours aux plaisirs de la mer était comme un remède pour reprendre goût à la vie. Et lorsque Abdelmadjid Hadji (que Dieu ait son âme) m'invita à monter dans un hors-bord, j'avais hâte de voir Jijel côté mer. Mais la vitesse à laquelle Madjid — qui était aussi notre rédacteur en chef adjoint à *El Moudjahid* — conduisait l'engin ne me laissa guère le loisir de profiter de cette vue splendide puisque les embarcées intempestives du petit bateau me jetaient d'un coin à l'autre de la banquette, sans que je puisse faire entendre ma voix qui le suppliait de ralentir. Titubant, je finis par m'approcher de lui pour lui crier à l'oreille : « Je ne sais pas nager ! » Cet argument fut décisif et Madjid stoppa brutalement l'embarcation avant de la faire glisser calmement sur les eaux ; ce qui me permit, enfin, de jouir du spectacle absolument unique de la côte de Saphir, noyée dans la verdure des montagnes qui surplombaient de petites criques au sable d'or.

Le lendemain, je fus presque rassuré par la taille du chalutier où je devais m'embarquer pour les besoins du reportage. Le bateau s'appelait *Le Raïs* et avait une bonne dizaine de marins pêcheurs à son bord. Il faisait encore noir lorsque le chalutier

quitta la rade, sous les ordres du vieux capitaine qui semblait avoir roulé sa bosse sur la mer par tous les temps. Le bruit de l'embarcation déchirait le silence matinal du port. La mer était d'huile. Les marins pêcheurs préparaient leur matériel et chacun savait exactement ce qu'il faisait, répétant des gestes appris par cœur. Une fois sur les lieux de pêche, on largua l'immense filet et l'opération, qui semblait facile de prime abord, exigeait la mobilisation et la vigilance des membres d'équipage. Les premiers rayons d'un soleil qui s'annonçaient radieux lâchèrent leur lumière pourpre sur les lieux, faisant danser leurs reflets dans une eau limpide et apparemment très poissonneuse puisque la remontée du chalut livra une pêche abondante. D'autres ouvriers s'empressèrent de remplir les cageots de ce poisson frais qui papillonnait encore dans leurs mains, avant de l'arroser d'une grosse couche de sel.

Le soleil est maintenant bien haut. Quelques heures de repos dans une cabine douillette m'avaient permis de récupérer. Nous étions bien loin de Jijel, mais la corniche, inondée de cette lumière saturée de la Méditerranée, était parfaitement visible. C'est en regardant cette terre si intimement liée à la mer que l'on comprend son histoire d'important port qui marqua par son activité les différentes étapes de l'évolution de la ville. Après avoir été un comptoir phénicien connu sous le nom d'Igilgili, la cité n'échappa pas à la colonisation romaine, puis à l'invasion des Arabes qui apportèrent avec eux la toute dernière religion révélée. Jijel est aussi connue pour avoir été un important bastion et l'un des ports refuges des frères Barberousse qui en firent leur première capitale. La colonisation créa Djidjelli qui devint une terre d'accueil pour des centaines de familles européennes qui y trouvèrent toutes les commodités pour exercer leur métier dans la pêche, l'agriculture et l'industrie.

Midi somnolait dans les eaux transparentes de la Méditerranée. C'était l'heure du déjeuner. Le

menu ? Du poisson frais frit à l'huile de tournesol, bien sûr. Mais juste pour l'invité car l'équipage préférait un ragoût de pomme de terre à l'agneau. Un bon café noir finira par me réveiller totalement, ce dont j'avais besoin pour poursuivre ma contemplation quasi religieuse de cette inoubliable côte de Saphir. En fin d'après-midi, et après avoir débarqué du Raïs, au milieu d'une foule bigarrée venue attendre le chalutier, je voulais découvrir de plus près cette corniche qui n'a pas son semblable sur toute la côte algérienne. La route, sinueuse, empruntait un parcours dessiné pour charmer les plus exigeants en matière de paysages exotiques : la mer et la montagne faisaient la fête et jouaient le plus bel air sous la direction d'un chef d'orchestre imaginaire : le soleil méditerranéen ! Voilà Ziam-Mansouriah, souriante comme une île, ouverte aux quatre vents de la mer, rassasiée de soleil et de friture, fière dans sa tenue de touriste rayonnante. Une halte au restaurant d'un vieux pied noir qui a préféré rester au pays et qui n'en est pas mort ! Et puis, les Grottes merveilleuses qui portent si bien leur nom. Fabuleuse construction tout en désordre, mais si harmonieusement esquissée dans les profondeurs de la montagne qu'elle finit par vous impressionner comme le ferait le tableau d'un grand maître. Mais ici la nature a ce don que ne possède aucun artiste : ce mélange si juste des sons et des lumières, cette riche palette de couleurs qui virent du plus ténébreux des châtaîns au plus léger des gris et cet excès des formes qui pousse les roches vers leur perte. Mais elles restent là, tendues vers leurs extrêmes, parfaitement accrochées. Comme par miracle. Miracle, c'est le mot clé qui vous accompagne durant ce voyage où la mer vous renvoie encore les images des batailles navales livrées par les frères Barberousse, Aroudj et Kheiredine, qui ont sillonné ces rivages maintes fois pour les défendre des agresseurs mais aussi pour agresser et piller des navires étrangers ! Corsaires, ils

allaient jusqu'au bout de leur mission...

Ma seconde visite à Jijel eut lieu en 1974, alors qu'elle dépendait de la wilaya de Constantine, à l'occasion de la couverture d'un voyage présidentiel. Fidèle à sa politique d'équilibre régional, le président Boumediène, qui avait déjà lancé plusieurs programmes spéciaux pour régions déshéritées (Kabylie, Aurès), inaugurait là un nouveau type de plans dits « programmes spéciaux pour régions déshéritées ». Et à l'Est, il avait choisi Aïn-Beïda et Jijel. Nous arrivions de la capitale des Haraktas et à la désolation des plateaux dénudés et austères de l'arrière-pays, succédait un relief coloré à l'abondante végétation. La route qui partait de Constantine longeait des paysages montagneux qu'elle avait du mal à pénétrer, se transformant parfois en un petit filet de bitume trottant laborieusement au bord de gouffres impressionnants ou se tortillant au milieu de gorges dominées par de hauts pics. Parfois, ne trouvant plus d'issue, il embarquait dans un tunnel jadis réservé au train mais qui ne jouait plus cette fonction depuis le sabotage des installations ferroviaires par l'ALN durant la guerre de Libération. Nous éviterons cette fois-ci ce tunnel qui menait aux villages de la haute montagne, car notre route devait se poursuivre vers Jijel. Ancer et ses riches plaines, Sidi-Abdelaziz ou le village agricole socialiste que l'on prenait pour une station balnéaire et, enfin, la dernière ligne droite vers Jijel, avec l'omniprésence de la mer à droite. Jijel nous accueillait comme d'habitude, avec le sourire millénaire de ses habitants et leur légendaire hospitalité. Le couscous au mérrou pris chez la maman Bouakkaz, en plein centre-ville, était certainement le meilleur du Maghreb. Partie de dominos dans un café du centre-ville. Et comme il n'y avait pratiquement plus de place pour les journalistes dans les rares hôtels de la ville, on nous dirigea vers le dortoir d'un lycée. Mais un jeune citoyen de la ville, qui deviendra un grand ami, était là pour nous éviter la nuit blanche. En effet,



Par Maamar FARAH
maamarfarah20@yahoo.fr

fuyant le dortoir, nous décidâmes de rester sur la jetée, accompagnée par deux caisses de « 33 », rafraîchies aux barres de glaces achetées dans une glacière du port. C'était avant l'installation de la marine militaire ! Lyès Bouakkaz fut catégorique : « Pas de dortoir ! Vous êtes les bienvenus chez moi ! ». On ne pouvait pas refuser l'offre. Après un dîner succulent et un repos bienfaisant, on nous servit un petit-déjeuner royal. Un bon remontant avant d'entamer une couverture présidentielle toujours éreintante !

Mes autres voyages ne se comptent plus. Les années quatre-vingt et leur semblant de bonheur... Les années quatre-vingt-dix et leur lot de malheurs, mais de bravoure aussi. Qui se souvient de Zahra, l'héroïne oubliée qui fit le serment de venger son fils et de défendre l'Algérie contre le projet intégriste... Mais Jijel veut oublier tout cela. Comme elle a cherché à oublier la guerre... Mais les héros de Jijel, qu'ils soient d'hier ou d'aujourd'hui, ne mourront jamais... Ici et ailleurs sur la généreuse terre algérienne...

M. F.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

SUITE À SON PARTENARIAT AVEC STREAM SYSTÈME

Des téléviseurs LG fabriqués en Algérie

Des téléviseurs LG made in Algérie seront bientôt disponibles sur le marché local. C'est ce qu'ont annoncé, hier, les responsables de la marque à Alger.

Salima Akkouche - Alger (Le Soir) - C'est grâce à un partenariat entre Stream système que des téléviseurs de la marque LG seront, désormais, fabriqués en Algérie.

Selon Ahn Woo Sang, directeur général de LG Algérie, les produits seront de la même qualité que ceux importés actuellement.

Pour le prix de vente, le responsable de la marque a indiqué que c'est la concurrence qui définira les tarifs. « Pour la première étape, nous allons

fabriquer des téléviseurs mais nous allons étendre la fabrication locale, par la suite, à d'autres produits », a souligné le responsable de LG en Algérie qui s'exprimait, hier, en marge d'une conférence de presse à l'occasion du premier anniversaire du lancement de sa première école de formation (LG Academy).

La production locale en Algérie recèle, selon lui, des « potentiels énormes, c'est pourquoi nous avons pris la décision de nous lancer dans la production en Algérie ».

La succursale qui réalise ses meilleures performances en vente de téléviseurs et de climatiseurs a réalisé, selon Ahn Woo Sang, une croissance de 25% par rapport à l'année dernière. La marque s'attend à un résultat encore plus positif durant ce dernier trimestre, notamment dans les produits

électroménagers. LG compte également lancer sur le marché deux nouveaux modèles de téléphones mobiles à partir des mois d'octobre et novembre prochains.

Par ailleurs, le responsable de la marque a rappelé que LG Academy, une école dédiée entièrement à la formation du personnel et des différents partenaires commerciaux, a ouvert ses portes le 25 août 2012. Depuis, l'école « a vu se succéder sur ses bancs un nombre non négligeable de personnes ayant bénéficié de formations et de cours visant à accroître leur capacité commerciale et à former une force de vente susceptible de représenter la marque et servir ainsi le client de la meilleure manière qui soit ».

Ainsi, durant l'année 2012, pas moins de 400 personnes ont eu l'opportunité de suivre des for-

mations dans le domaine commercial, les techniques de vente et la gestion du client. De nouvelles formations dans différents domaines ont déjà été lancées durant cette année dont bénéficieront aussi les vendeurs des showrooms, ainsi que leurs propriétaires ou managers, en plus des structures internes de la société comme le centre d'appel ou celui de la maintenance.

« Notre souci n'est pas de commercialiser uniquement des produits mais d'offrir également au client une nouvelle expérience commerciale qui se traduit par des activités diverses, et cela, à travers la formation d'une force de vente qui saurait répondre au mieux à ses attentes et ses exigences », soulignent les responsables de la marque.

S. A.